

## *Le sourd dans la ville*

Gérard Grugeau

Numéro 36, 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22192ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (1987). Compte rendu de [*Le sourd dans la ville*]. *24 images*, (36), 60-61.

# LE SOURD DANS LA VILLE



Hôtel des voyageurs, rencontre de deux détresses: Mike et Florence (Guillaume Lemay-Thivierge et Béatrice Picard)

Seigneur, donne à chacun sa propre mort  
qui soit vraiment issue de cette vie,  
où il trouve l'amour, un sens et la détresse.  
Car ce qui fait la mort étrange et difficile  
c'est qu'elle n'est pas la fin qui nous est due,  
mais l'autre, celle qui nous prend  
avant que notre propre mort soit mûre en nous.<sup>1</sup>

Rilke

Gérard Grugeau

**L**e *sourd dans la ville* de Mireille Danse-  
reau est un beau film aux multiples  
résonances poétiques, qui se nourrit du  
sentiment tragique de l'existence humaine.  
L'amour et la mort, l'art et la vie y  
forment un théâtre d'ombres et de lumières  
où se débat une humanité en proie au  
vertige. De par leur universalité et la sensi-  
bilité de leur traitement à l'écran, ces  
thèmes attestent de la puissance vision-  
naire de l'oeuvre du même titre de Marie-  
Claire Blais, dont le film est tiré.

Publié en 1979, *Le sourd dans la ville* fut  
salué comme l'oeuvre-maitresse de Marie-  
Claire Blais qui, avec *La belle bête*, avait fait  
une entrée remarquée sur la scène littéraire  
internationale, quelque trente ans aupara-  
vant. Il serait, à mon sens, inutile de se  
perdre dans de subtiles considérations  
quant au respect de l'oeuvre initiale, éternel  
débat aussi faux que vain, comme si les  
arts au lieu de s'interpénétrer et de s'en-  
richir mutuellement devaient être condam-  
nés au cloisonnement à perpétuité. Aidée  
de ses deux coscénaristes Michèle Mailhot  
et Jean-Joseph Tremblay, Mireille Danse-  
reau est aujourd'hui l'auteure d'un objet  
cinématographique qui parle de lui-même.  
Qui crie sourdement, comme s'il échappait  
quelque part à la logique du langage articulé  
et rejoignait par sa structure interne,  
brisée, éclatée, les pulsions affectives  
désordonnées des êtres qu'il met en scène.

Ces êtres à la dérive partagent leur sordide  
réalité dans un hôtel miteux du centre-  
ville — l'Hôtel des voyageurs — tenu par la  
pulpeuse et maternelle Gloria qui, depuis  
l'assassinat de son homme, arrondit ses  
fins de mois comme danseuse dans un  
cabaret sinistre. Dotée d'un optimisme  
inébranlable qu'elle s'efforce de communi-  
quer aux épaves humaines qui l'entourent,  
Gloria la généreuse s'accroche à ses rêves.  
Entre autres, fuir vers le soleil de la Califor-  
nie avec son fils Mike qui s'étiole douce-

ment dans ce décor minable, le cerveau  
rongé par une terrible tumeur, mais que  
Gloria s'entête à vouloir sauver par la seule  
force de son amour. Autour de ce couple  
lumineux gravitent divers personnages qui  
ne sont plus, pour la plupart, que l'ombre  
d'eux-mêmes. Charlie, l'amant pitoyable de  
Gloria inexorablement attiré vers le gouffre,  
exsangue de désirs parce que la mort s'est  
déjà emparée de son corps qui n'aspire  
plus qu'à retrouver le giron foetal de la  
prison; Tim l'Irlandais, ancienne flamme de  
Gloria, qui promène sa vie de chien à  
travers la ville, accompagné de Tim, son  
cabot, son double, dont la mort viendra  
voiler à tout jamais le regard inquisiteur;  
Lucia, la fille de Gloria, «prématurément  
fanée par la drogue et la prostitution», qui  
rassemble toutes ses forces pour partir et  
aller «se nettoyer les yeux», loin de ce

milieu sans issue; enfin, Judith Langenais,  
dite Judith l'ange, professeur de philoso-  
phie de son état, frêle figure sereine et  
solitaire, accablée par le poids des horreurs  
que charrie l'histoire du monde et acharnée  
à raviver les mémoires trop prompts à  
oublier.

C'est dans cet univers sans conséquences,  
où des êtres englués se débattent comme  
des araignées prises dans leur propre toile,  
que surgit un jour Florence, la bourgeoise  
enfermée dans son confort moral et physi-  
que; Florence délaissée par un mari perclus  
d'ennui; Florence étouffant dans le carcan  
de son indifférence aux autres, qui vient  
larguer les amarres de ses souvenirs à  
l'Hôtel des voyageurs où elle a pris rendez-  
vous avec la mort. Dans ce lieu-carrefour,



Angèle Coutu et Pierre Thériault dans son dernier rôle

PHOTOS: ATTILA DORY



Mike «l'enfant lumière», décidé à survivre coûte que coûte, et Florence, «la résignée à mourir», se reconnaîtront dans leur détresse et s'ouvriront l'un à l'autre, le temps d'un ultime sursaut défiant l'immense chaos du monde.

Qualifié à sa sortie de «monologue polyphonique où s'entrecroisent les discours intérieurs de chaque personnage»,<sup>2</sup> **Le sourd dans la ville** a dû présenter de grandes difficultés d'adaptation cinématographique. D'où le judicieux parti-pris de mise en scène de Mireille Dansereau visant à construire la structure narrative du film sur les regards.<sup>3</sup> Regards épieurs, regards épiés (jeune femme aux jambes déjà usées par la vie), regards qui se cherchent, se touchent (enfant à bicyclette), se taisent... de l'un à l'autre circule sinuusement le récit fragmenté de la douleur de vivre à l'ombre de la mort. Puisant dans le présent comme dans le passé, le flot des consciences en mouvement anime de vastes paysages intérieurs qui trouvent leur équivalence visuelle au sein d'une nature transcendée. Cimes chargées de neige dont l'immobilisme insensible et la blanche quiétude renvoient aux aspirations profondes de Florence et à son désir de fuite dans la pureté. Photographie d'un désert de sable blond autour de laquelle se cristallisent les rêves d'évasion de Mike. Grâce à l'habile montage de Louise Côté, les flash-backs participent à l'éclatement d'un récit qui se veut le reflet de la vie. Lancinantes, les phrases musicales de Ginette Bellavance soulignent avec retenue les tourments d'une humanité entraînée malgré elle dans la spirale de la peur et de la violence, mais où brille cependant encore «la lumière de la conscience».

En effet, **Le sourd dans la ville** ne se présente pas comme un film complètement désespéré. Car si le personnage central en est bel et bien la mort — selon Mireille Dansereau, le sourd serait non seulement Mike, mais aussi la mort que chacun de nous porte en lui<sup>3</sup> — l'homme grâce à sa conscience peut encore trouver une forme de salut dans l'amour et dans l'art.

«Ecrire le mourir en dévoilant l'espace de la mort, mais aussi affirmer la vie éternelle de l'art dans toutes ses ramifications»,<sup>4</sup> telle semble avoir été la démarche de Marie-Claire Blais dans son roman, si l'on en croit une étude qui lui a été consacrée. Le personnage de Florence synthétise d'ailleurs à lui seul cette dialectique qui unit l'art



Guillaume Lemay-Thivierge



Le cri de Edvard Munch 1895

et la vie. En quittant l'état de surdité qui était aussi le sien et en s'ouvrant aux émotions qui étreignent les laissés-pour-compte de l'Hôtel des voyageurs, Florence, la femme éduquée, établit un pont entre ces deux entités. Elle qui promenait un regard mort sur les tableaux de tous les musées du monde, réalise tout à coup de quel humus se nourrissent les racines de l'art. Dans le crépuscule flamboyant qui embrase l'Hôtel des voyageurs, le visage de Mike se confond alors avec le profil de «La jeune fille malade» ou la silhouette expressionniste du personnage central du «Cri», deux tableaux signés par le peintre norvégien Edvard Munch. Un artiste qui, lui aussi, ne cessa d'exprimer son obsession de la mort dans ses œuvres et auquel le réalisateur britannique Peter Watkins consacra un film émouvant intitulé **Edvard Munch, la danse de la vie**. Ce «cri immense, infini de la nature», comme le ressentit le peintre au

soleil couchant, un soir de promenade, Mike l'expérimentera à son tour en découvrant le suicide de Florence. Un geste fatal qui, dans le cas de celle-ci, devient paradoxalement acte de vie puisque, pour la première fois, Florence prend sa destinée en main et fait de par là-même une œuvre d'art de sa mort. L'art et la vie se retrouvent ainsi unis pour l'éternité en un raccourci symbolique des plus éloquents.

Connaissant la richesse picturale de l'œuvre de Munch, peintre par excellence des bouleversements intérieurs, peut-être pourrait-on reprocher à Mireille Dansereau de ne pas avoir davantage décollé d'un certain naturalisme pour traduire visuellement le déséquilibre lyrique et dramatique des émotions humaines, que l'expressionnisme entre autres courants artistiques, a su exploiter avec une singulière puissance d'évocation. L'univers dépeint à l'écran y aurait sans doute gagné en profondeur. Comme dans cette scène où des tableaux se vident de leur chair, de leur sang, pour ne plus offrir que leur surface immaculée exempte de toute souffrance. Superbe image s'il en est du pouvoir de représentation du médium cinématographique.

Mais **Le sourd dans la ville** doit aussi beaucoup à la qualité de son interprétation : regard chargé d'intériorité de Béatrice Picard, générosité charnelle et spirituelle de Gloria qu'Angèle Coutu habite avec la grâce empathique d'un être revenu de tout, mais confiant en la vie, et jeu nuancé de Guillaume Lemay-Thivierge enfin libéré du personnage quelque peu unidimensionnel qu'il projetait jusqu'alors dans le cinéma québécois. Sans oublier la présence grave de Pierre Thériault, diminué, malade, qui, avec cette dernière création, renvoie dos à dos réalité et fiction, tout en conjugant l'art et la vie par un dernier pied-de-nez à la mort. □

#### NOTES

1. Texte placé en exergue dans le livre de Marie-Claire Blais
2. Robert Mélançon, *Le Devoir* (26 janvier 1980)
3. Mireille Dansereau dans *Ciné-Bulles*, août-octobre 1987
4. Françoise Laurent, *L'œuvre romanesque de Marie-Claire Blais*, Éditions Fides, 1986.

#### LE SOURD DANS LA VILLE

Québec 1987. Ré: Mireille Dansereau. Scé: Mireille Dansereau, Michèle Mailhot, Jean-Joseph Tremblay, d'après le roman de Marie-Claire Blais. Ph: Michel Caron. Mont: Louise Côté. Mus: Ginette Bellavance. Int: Béatrice Picard, Guillaume Lemay-Thivierge, Angèle Coutu, Pierre Thériault, Han Masson, Sophie Léger. 97 minutes, couleur. Dist: J.A.Lapointe Films.